

CARNOVALIS RAGUSINI DESCRIPTIO MACARONICA

du latiniste ragusain Đuro Ferić (1739—1820)

Dubrovnik fut le centre le plus important de littérature néo-latine, non seulement parmi les Croates, mais aussi parmi tous les Slaves du Sud. Parallèlement à la littérature en langue nationale, florissait une littérature d'expression latine, encore au moment où les langues nationales remportèrent la victoire sur le latin, de façon que les écrivains réalisaient à Dubrovnik des oeuvres en langue latine au 19^e siècle encore. Đuro Ferić (*Georgius Ferrich*) fut l'un des derniers latinistes ragusains qui était actif en littérature à la deuxième moitié du 18^e et durant les deux premières décades du 19^e siècle.

Bien qu'un certain nombre de ses oeuvres fût publié à Dubrovnik de son vivant encore, la partie la plus importante de son activité poétique en langue latine est restée en manuscrit et attend sa publication. Entre autres sont conservées deux poésies en hexamètres, intéressantes par leurs vers écrits en langue latine macaronique ou bien en un mélange de latin et d'italien. Ferić connaissait bien l'italien puisqu'il avait fait ses études en Italie. Ces deux poésies sont citées sous le titre commun italien *Composizioni buffe*. Après une introduction en prose, également en langue latine macaronique, suivent les deux poésies. La première composée de 152 vers porte le titre CARNOVALIS RAGUSINI DESCRIPTIO MACARONICA (Description macaronique du carnaval ragusain), alors que la deuxième, comportant 183 vers, est intitulée DESCRIPTIO CUCAGNAE (Description du pays de cogagne, c'est-à-dire du pays imaginaire de l'abondance). Sur un ton plaisant, plein de vivacité et de relief, Ferić décrit ce pays, où il n'est nécessaire de faire quoi que ce soit, et où la paresse tient lieu de la plus grande vertu. C'est ici que boissons et mets les plus succulents et les plus divers entrent tout seuls dans la bouche, c'est le paradis des gourmets et des goinfres et de tous ceux qui craignent tout effort, même le moindre. Alors que la deuxième poésie traite un sujet déjà connu où ne se manifeste que la fantaisie et le ton rieur du poète, la première poésie est étroitement liée à la vie du Dubrovnik d'alors.

Dans l'introduction adressée aux lecteurs — *Ad legiores* en langue latine macaronique — le poète explique ce qui l'a sollicité à écrire des poésies plaisantes, non en langue littéraire, mais en latin macaronique. Il avait remarqué que ses concitoyens ne portaient aucun intérêt à ses créations poétiques latines qu'il avait fait imprimer avec beaucoup de soins à Dubrovnik à ses propres frais. Il cite son adaptation des psaumes en mètres lyriques horaciens, qu'il publia en 1791 sous le titre *Paraphrasis psalmodum poetica*, et un livre de fables dont les sujets étaient pris dans les proverbes populaires. C'est la raison pour laquelle il donna à ce recueil, publié en 1794 également à Dubrovnik, le titre *Fabulae ab Illyricis adagiis desumptae*. Je signale en passant que Ferić persévéra dans la création poétique de fables se basant sur des proverbes populaires. Un recueil manuscrit de 346 fables en senaires iambiques latins, avec parallèlement la version croate dans le même vers, a été conservé.

Au début de son introduction, le poète compare ses concitoyens, qui négligent, comme il le dit lui-même, ses utiles livres, avec les habitants d'Athènes auxquels Démosthène reprocha dans l'Assemblée de prendre plus d'intérêt à l'histoire de l'Ésope sur l'Ombre de l'âne qu'aux sérieuses affaires de l'État. Vu que les habitants de Dubrovnik ne s'intéressent pas à la littérature sérieuse et ne veulent pas acheter ses dignes et utiles livres, ses vers macaroniques plaisants se vendront peut-être mieux. Mais il n'en fut rien, car ces poésies sont restées inédites.

Ferić cite comme ses modèles dans ce genre de poésie deux poètes italiens de l'ancienne génération, nommés Merlin Coccai et Stoppino. Il s'agit des pseudonymes, le premier pour Théophile Folengo, le second pour Cesare Orsini. Bien que dans l'oeuvre poétique de Théophile Folengo figure un grand poème de 25 livres portant le titre *Macaronea* ou *Baldus*, il est connu que la poésie dite macaronique n'a pas été nommée d'après ce poème mais d'après un poème plus ancien *Macaronea*, composé de 699 hexamètres, dû à Tifi Odasi, poète de la deuxième moitié du 15^e siècle. Cette appellation provient du mot italien *maccherone* qui signifie une sorte de pâtes très appréciées en Italie.

La plus intéressante de ces deux poésies macaroniques de Ferić est manifestement la poésie où le poète se moque des coutumes liées au carnaval de Dubrovnik de son époque; elle a également une plus grande valeur. C'est pourquoi je me suis limité à cette poésie dans ma relation. La poésie est divisée en deux parties de longueur presque égale, dont la première (1—69) commence par une introduction d'ordre général de deux vers:

*Seria cantantem finora audistis, orecchias
Carmina nunc, quaeso, ad macaronica pandite vestras.*

(Jusqu'ici vous avez entendu mes poésies sérieuses, à présent ouvrez vos oreilles aux vers macaroniques). Au début de la deuxième partie (70—152) le poète invoque la muse:

..... *Incipe, Musa,
De carnovali Ragusae dicere quiddam.*

(Oh muse! dis-nous quelque chose sur le carnaval de Dubrovnik).

Comme représentant typique du *laudator temporis acti*, Ferić fait dans la première partie la comparaison entre les moeurs des vieux habitants de Dubrovnik et celles de ses contemporains, estimant qu'autrefois tout était mieux et plus beau. Alors que les anciennes générations se préparaient joyeusement à passer gaîment et agréablement le temps qui précède le carême, les générations de son temps fêtent le carnaval avec indolence et modération, bien que la tradition de gaieté carnavalesque soit très longue à Dubrovnik. Le poète déclare presque nostalgiquement:

*At vestri non sic proavi vixere, sed urbem
Divertire suis expensis atque seipsos
(Sint illis benedictae animae) circa illa volebant
Tempora, quae vitae possunt primavera vocari.*

(Mais vos ancêtres ne vivaient pas ainsi [béniés soient leurs âmes], ils étaient prêts à divertir la ville et eux-mêmes à leurs propres frais dans ce temps qu'on pourrait appeler le printemps de la vie). Ici se manifeste un trait patriotique de Ferić, qui regrette ces beaux temps où l'on jouait à Dubrovnik durant le carnaval des comédies croates et non italiennes, auxquelles certains de ses contemporains donnent la préférence. Il s'oppose à la fois à l'introduction des moeurs italiennes et désire que les traditions ancestrales soient maintenues. C'est pourquoi il dit:

*Nam sic et mores nos servaremus avitos
Illyricaeque magis fioriret gloria linguae.*

(De cette façon nous garderions non seulement les moeurs ancestrales, mais nous ferions fleurir encore plus la gloire de la langue illyrienne). La langue de ces deux vers diffère très peu de la langue latine classique. La seule différence est

dans le terme *fioriret*, d'après le verbe italien *fiorire*, et qui remplace la forme classique *floreret*. Cela n'est pas dû au hasard, mais est conditionné par le sujet. Vu que le poète y expose des idées sérieuses, les expressions plaisantes macaroniques ne lui convenaient pas. Pour éclairer les soins que Ferić porte à la langue du pays, la langue croate, quelques faits sont à signaler. Bien que la plupart de ses oeuvres littéraires soient écrites en latin, il se manifestait littérairement en langue croate aussi. Qui plus est, il ne ménageait ni ses efforts ni son argent afin de recueillir et faire copier les ouvrages manuscrits d'anciens écrivains de Dubrovnik; par cela il montra sans aucun doute qu'il estimait et aimait la littérature du pays en langue nationale, bien qu'il fût plus particulièrement latiniste.

Dans la deuxième partie le poète se moque tout d'abord des masques peu nombreux et sans aucun goût. Certains hommes du peuple s'habillent en Morlaques et tirent avec de la sciure et du son à la place de poudre sur le dos des passants; d'autres représentent une noce paysanne, ou bien s'habillent en servante, en marchand, pour tout dire sans fantaisie et imagination. Il y va de même avec les masques des milieux cultivés. On y voit des hommes habillés en femmes avec les cheveux relevés haut, un quidam désire représenter l'instituteur, et pour se donner plus de fidélité, il renverse les enfants sur ses genoux et leur distribue des fessées non apparentes, mais bien réelles. Un autre a le courage de se travestir en Pulcinella ou quelque autre personnage de la commedia dell'arte italienne, bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion d'assister à une représentation avec des personnages à masque fixe. Tout cela, d'après le poète Ferić, est mesquin et sans enthousiasme.

Dans la soirée on va au théâtre ou, s'il n'y a pas de représentation, les habitants de Dubrovnik font bonne chère et engloutissent poulets, chapons et gibier. Le poète se montre très sévère lorsqu'il mentionne les représentations des théâtres. Il est vrai qu'il ne parle pas des comédies elles-mêmes, mais de la conduite des spectateurs qui, elle, mérite toutes les réprobations. A la bousculade et à la lutte pour une meilleure place s'ajoute un tel vacarme qu'il n'est pas possible d'entendre les acteurs.

La République de Dubrovnik cessa d'exister le 31 janvier 1808, supprimée par l'armée de Napoléon. Mais déjà avant l'abolition de la République, Dubrovnik n'était plus ce qu'il avait été autrefois. Cela explique le mépris avec lequel Ferić dit pour sa ville natale:

..... *situata in culibus mundi*
Urbs nostra haec

(Notre ville située derrière le dos du bon Dieu).

En dépit de la sévérité et du mordant de sa description du carnaval de Dubrovnik, elle a une valeur documentaire sur son époque.

La caractéristique principale et typique du latin macaronique consiste en ce que les mots latins s'y mêlent aux mots de quelques autres langues, afin d'obtenir des effets comiques ou pour parodier des sujets sérieux. Cette autre langue chez Fericé, c'est l'italien qu'il a bien appris durant ses études à Loreto en Italie. Pour augmenter l'effet comique, parfois il ne s'efforce même pas d'ajouter aux mots italiens les terminaisons latines, mais il les transpose directement de l'italien, par exemple: *finora* (1) — jusqu'ici, *a uffo* (43) — sans dépenses, *appuntino* (50) — exactement, *cheche* (77) — quoi que ce soit, *de drio* (82) — derrière, *zitto* (118) — coi, tranquille, *pur troppo* (151) — pourtant. Fericé sait augmenter les effets comiques en utilisant convenablement les locutions familières italiennes, par exemple dans l'introduction *sub asini panzam sese ficcaverat* — s'était glissé sous le ventre de l'âne, *risparmiare meschinam spesucciam* — économiser une petite dépense, et dans les vers: *diem menamus* (17) — passons le temps, *rumpere ghiazzum* (23) — rompre la glace, ouvrir le chemin, *menare colpos* (99) — frapper, *maledicta sit illa parola quam capiunt* (122—123) — ils n'entendent pas une parole, *in tres me sbrigo parolas* (129) — en trois mots je suis prêt. L'emploi de nombreux diminutifs d'origine soit latine, soit italienne, sert dans le même but, par exemple: *favoletta*, *giovinottus*, *asellus*, *aliquantulum*, *somarellus*, *raccontello*, *fabella*, *operetta*, *libellus*, *spesuccia*, *pagella*, *appuntino*, *palchettus*, *salsetta*, *popellus*.

Il convient de mentionner que Fericé introduisit également à quelques endroits dans ses vers macaroniques des mots croates, avec des terminaisons latines. Ainsi (52) *Bgljustram* (*bljustra* — urne dans laquelle on met les bulletins de vote), (83) *diplis atque svirallis* (*diple* — flûte montée sur cornemuse, *svirala* — flûte, (91) *skvicca* (*skvika* — vacarme), (145) *prisluschos* (*prislusak* — écoute). On peut y ajouter (12) *Turizza* (*Turica* — nom d'un masque de Dubrovnik qui figurait comme un épouvantail à tête de cheval). Il en ressort que la langue macaronique de Fericé est en partie trilingue.

Dans l'expression latine, cette poésie de Ferić s'en tient partiellement à la forme classique usuelle et ne s'en libère qu'en partie. Dans l'introduction en prose, je signale cet exemple de renoncement conscient, vu qu'il s'agit d'un texte où il n'est pas lié par des raisons métriques:

Cum... stampaverim et... incontraverim... spenderim, ratio demandabat, ut majorem numerum... spaciari vidissem.

Le subjonctif plus-que-parfait gêne le plus dans la proposition avec *ut*. L'exemple suivant montre que Ferić ne se souciait pas beaucoup de traiter de la même façon les formes verbales coordonnées:

*Quis fuit ille annus, quo non recitata frequenti
Fabula erat populo, quo non danzaverit ingens
In platea juvenorum agmen? (28—30)*

Dans deux phrases complètement coordonnées on trouve une fois *recitata erat*, puis après *danzaverit*. Dans le vers 30 frappe la forme *juvenorum* qui se trouve à la place de la forme *juvenum*, car la poésie macaronique tolère rarement cette sorte de liberté dans les formes de mots latins.

À la fin, il convient de souligner que Ferić par sa description du carnaval du Dubrovnik d'alors s'est rangé parmi les représentants de la satire dans la poésie latiniste de Croatie. Parmi les latinistes croates, ce genre poétique, avant pour représentant principal Džono Rastić (*Junius Restius*, 1755—1814), fut assez faiblement cultivé, alors que le rôle de la satire sociale et littéraire fut tenu par les épigrammes, genre beaucoup plus bref que la satire.

Cette poésie est plaisante non seulement par sa forme extérieure macaronique, mais aussi par son contenu. Mais cette plaisanterie est parfois pleine d'amertume, d'où l'on peut conclure que Ferić aimait Dubrovnik, sa ville natale, et qu'il souffrait en voyant la dégradation de son ancienne gloire.

Zagreb.

V. Gortan.